

défendre nos ancêtres, abandonnés de tout le monde, contre des aventuriers prêts à les asservir, à les insulter, à les exploiter honteusement, abattus sur le Canada comme une nuée d'oiseaux de proie, sans comprendre un seul mot de la langue de leurs héroïques victimes ! Lord Dufferin, qui vient de mourir, estimait que la nation Canadienne-française peut soutenir, à côté de leurs compatriotes de langues diverses, le rôle historique de la France en Europe : et combien de témoignages accrédités, tous en faveur de notre nationalité...

JEAN. — C'est possible, vrai même, si tu veux. Il reste aussi vrai que la langue anglaise est aujourd'hui la langue universelle, celle du commerce, de l'industrie, de la navigation, des voyageurs qui sillonnent le monde connu. La prépondérance du français décroît dans les mêmes proportions que le prestige international de la France elle-même.

PIERRE. — Est-ce bien avéré, mon cher Jean ? On ne saurait nier les conquêtes et l'extension de la puissance britannique. Mais enfin, notre situation à nous ne perd rien de notre attachement à notre langue maternelle : le Canada est notre patrie, et l'empire appartient à l'Angleterre. Il y a plus d'Anglais que tu ne penses qui sont amis de notre langage : ils l'apprennent, le parlent et l'entendent volontiers. Oublierais-tu que, lors de la confédération, en 1867, le nouvel acte du Parlement de Londres a fait du français l'une des langues officielles de toute la Puissance ? Tes Américains eux-mêmes se piquent d'entendre notre langue, de lire les revues et les journaux français... Mais il est une raison, Jean, que tu reconnaitras péremptoire et indiscutable : elle domine les questions d'intérêt matériel, commercial, politique, patriotique : c'est que notre langue est l'organe de notre catholicisme. Ce sera la gloire du clergé canadien d'avoir maintenu la pureté de la foi et des mœurs, par les écoles, les collèges, les séminaires, par la prédication et les missions.

JEAN. — Pardon ! Pierre ; vois-tu les Irlandais de la Puissance et des Etats ? Ils ont tous adopté la langue anglaise, celle de leurs vainqueurs ; et tu avouras que les Irlandais gardent leurs croyances et leurs mœurs religieuses aussi bien que les Canadiens-français.

PIERRE. — Aussi bien que nous ?... Voudrais-tu jurer que les Etats comptent seulement quelques rares Irlandais qui aient renié la foi de leurs ancêtres ? J'ai bien peur que leur nombre dépasse celui des Canadiens, tombés dans l'indifférence et dans l'abstention de leurs pratiques religieuses... Mais, dans les desseins de la Pro-